

Samedi 17 novembre à Alès. Stade Raphaël Pujazon. Il est 9h30. Le froid et la pluie sont de la partie. Le long des pistes, sous le hangar, plusieurs visages me sont familiers. Parmi les opérateurs, je reconnais les applicateurs de Marcenac-Ducros, tous volontaires ce jour-là.

Ils s'affairent déjà derrière leurs tables de montage. Je les sens affûtés comme un team de rallye automobile.

Je n'ai jamais vu autant de lames de course rassemblées en un même lieu. Il faut dire que l'équipementier Ossur est partenaire de l'opération. Il aura sans doute mis techniciens et matériels à disposition pour la circonstance.

Sur la brèche depuis l'aube, Patrick Ducros passe d'un atelier à l'autre. Il accueille les athlètes en herbe et les accompagnants qui sont venus par leurs propres moyens. Il mobilise son équipe autour de l'objectif qu'il s'est assigné et tente de parer à toute éventualité. C'est que le bougre s'est crânement juré de nous faire tous courir avant midi ! Tous autant que nous sommes. Drôle de pari, si l'on y réfléchit une seconde : sur les 25 amputés d'âges divers qui ont rendez-vous ce jour-là, nombreux sont ceux qui n'ont jamais vraiment fait de sport, et ce même lorsqu'ils étaient valides !

10h00. L'autobus chargé de néo-coureurs en provenance de Montpellier n'est pas encore arrivé. Les aléas de la circulation, sans doute. On prend des nouvelles des retardataires en même temps que l'on prend des forces. Marcenac-Ducros a pensé à tout : un petit déjeuner roboratif nous est offert. Nous lui faisons honneur sans peine tant le froid est vif.

Certains d'entre nous viennent de Toulouse, d'autres de Béziers, d'autres encore de Perpignan. Nous sommes quasiment tous novices et, pour la plupart, n'avons jamais chaussé une lame de course, même si nous en avons tous rêvé. Nous sommes tous ici avec notre motivation en bandoulière, mais aussi avec nos interrogations.

Dans une course classique, pour chaque foulée c'est deux à trois fois le poids du corps qui se répercute sur les tendons, les chevilles, les genoux, les hanches. Et avec une lame, que se passe-t-il ? Faut-il préparer le moignon avant la course ? Quelles précautions sont-elles à prendre ? Quels dégâts la course entraîne-t-elle sur le moignon ? Les athlètes handisport sont-ils tous masos ? Je suis persuadé que, comme moi, tout le monde ici se pose ces questions. Tout le monde ? Peut-être pas. Sur la piste voisine, le jovial et très charismatique Dominique André initie déjà quelques néo-coureurs. Ils n'ont pas l'air d'en baver, au contraire. Certains s'élancent même au petit trot sous la pluie battante. Dominique, plurimédaillé mondial du 100 et du 400 m, et du 800 m relais est un véritable modèle d'émulation. Il a longtemps porté les couleurs mêlées de la France et de Marcenac-Ducros sur les starting-blocks de la planète. Aujourd'hui, cet enfant d'Alès joue à domicile. Il est l'un des artisans de cette journée que nous ne sommes pas prêts d'oublier.

L'autobus vient d'arriver. La quinzaine de novices qui manque à l'appel investit les vestiaires en même temps qu'Orianne Lopez, une jeune athlète de haut niveau, remarquable de simplicité et de gentillesse. L'été dernier, Orianne a disputé les Jeux Paralympiques de Londres. Elle inspire et motive par son enthousiasme, son abnégation et sa ténacité. En quelques mois, dans la foulée de Dominique, dusse sa modestie en souffrir, Orianne s'est transformée en exemple de dépassement pour des centaines de jeunes et de moins jeunes.

Dans les racks, ça piaffe, ça cliquète, ça circlipse, ça clavète et ça déclavète. Les applicateurs fixent les lames de course à même les emboîtures des aspirants-coureurs. Je n'en reviens pas : ce sont nos prothèses de tous les jours qui servent de supports à ces concentrés de technologie !

C'est Pierre qui s'occupe de moi. Il est aux petits oignons.

Dans ce hangar un peu austère, à la porte trop basse, l'esprit d'équipe semble fonctionner comme une entité autonome. L'entière disponibilité de la quinzaine d'applicateurs, et de l'omniprésent Patrick Ducros font écho à la bonne volonté des néo-coureurs.

Bientôt, tout le monde est équipé d'une lame de course et paré d'une étrange exaltation.

Sur la piste, divisés en quatre équipes, nous formons décidément une drôle de clique : des gros, des maigres, des longs, des courts, des amputés tibiaux, des amputés fémoraux, des doubles amputés, etc.

Orianne et deux autres athlètes ont rejoint Dominique. Leurs conseils sont précieux car, avant d'apprendre à courir avec une lame, il faut réapprendre à marcher. Après quelques pas mal assurés qui manquent de me faire chavirer vers l'avant, j'ai vraiment l'impression d'avoir à nouveau un pied et une cheville. Le port de la lame est confortable, indolore, stimulant.

Il ne me faut que quelques mouvements pour comprendre physiquement les atouts d'un tel objet : au cours de l'impulsion du pied, le ressort passif emmagasine de l'énergie, qu'il restitue lors de la phase postérieure du pas. Je me demande pourquoi je n'ai pas essayé ça avant.

La course à pied se différencie de la marche par le seul fait qu'il existe un moment pendant lequel le coureur ne touche pas le sol.

Bientôt, je cours. Je redécouvre des sensations que je croyais oubliées à jamais.

Bientôt, la piste d'athlétisme du stade Raphaël Pujazon devient une véritable pépinière de champions.

La pluie s'est arrêtée.

11h45. Patrick Ducros a gagné son pari avec lui-même : tout le monde court.

Je prends le temps de regarder mes compagnons de fortune. Nous ne nous connaissons pas, mais la joie d'être là nous rapproche. C'est formidable et émouvant de voir fleurir des sourires d'enfants sur les visages de 25 néo-coueurs qui, sans leur handicap et la volonté de le corriger, ne se seraient jamais rencontrés.

Autour de nous, des valides font des essais de lames de course sur des équipements qui ressemblent davantage à des échasses qu'à des prothèses. A niveau de sensation égal, je trouve les handicapés moins empruntés. Quelques fous-rires fusent.

Les élèves d'une classe d'un lycée d'Alès sont venus observer, recueillir les impressions des participants et s'efforcer de comprendre ce que le verbe « appareiller » veut dire. Leur objectif : préparer un topo sur la correction du handicap des amputés fémoraux et tibiaux et leur rapport à la pratique de la course à pied.

Un buffet est dressé dans le hangar à la porte basse. C'est le moment de rendre le matériel. Un petit groupe d'insoumis se forme sans crier gare. Dans un sourire de connivence, nous décidons de tenter un 400 m avant de rejoindre les autres. 400 m de bien-être et d'euphorie. Même pour rire, il est bon de s'insurger.

Au bilan, le retour d'énergie d'une lame de course reste très impactant sur le reste du corps. Je retiens de l'expérience que l'on peut courir avec un manchon et une emboîture standards, sans que cela n'occasionne ni frottement ni douleur. Difficile cependant de partir en trombe dès le premier chaussage. C'est pourtant ce que j'ai essayé de faire... et le lendemain j'ai numéroté mes abattis : maux de dos et d'adducteurs. Quelle jouissance pourtant ! Ce sont des douleurs saines, identifiées, dépourvues de pathos, accrochées à une mémoire ravivée d'ancien coureur amateur.

Vivement la prochaine journée de course avec Marcenac-Ducros, à Alès ou ailleurs.